

## CONSCIENCE SANITAIRE ET PRATIQUES À RISQUES DES PRODUCTRICES DE MARAÎCHERS À KORHOGO (CÔTE D'IVOIRE)

**ETTIEN Ablan Anne-Marie**

Maître-Assistante

Enseignante-Chercheur

Université Peleforo Gon Coulibaly, Korhogo (Côte d'Ivoire)

Département de Sociologie

[amariettien@gmail.com](mailto:amariettien@gmail.com)

**TRAORE Ramatou**

Maître-Assistante

Enseignante-Chercheur

Université Peleforo Gon Coulibaly, Korhogo (Côte d'Ivoire)

Département de Sociologie

[ramatou\\_traore@yahoo.fr](mailto:ramatou_traore@yahoo.fr)

**KONE Segaman**

Doctorante

Université Peleforo Gon Coulibaly, Korhogo Korhogo (Côte d'Ivoire)

Département de Sociologie

[segamankone92@gmail.com](mailto:segamankone92@gmail.com)

### **Abstract**

This mixed-methods study analyzes health awareness and risk practices among women vegetable producers in Korhogo. Interviews were conducted with 30 resource persons and a questionnaire was sent to 122 subjects. Health awareness is the process of maintaining and preserving it. However, women farmers work in a risky environment without protective equipment. Therefore, they treat illnesses by self-medication rather than preventing them. It is important to strengthen the control of agricultural practices in order to produce quality food for the well-being of consumers and the protection of the environment.

**Keywords:** Agricultural Practises, Phytosanitary Products, Risks, Health Awareness, Environment

### **Résumé**

Cette étude mixte analyse la conscience sanitaire et les pratiques à risques chez les productrices de maraîchers à Korhogo. Des entretiens ont été réalisés avec 30 personnes ressources et un questionnaire adressé à 122 acteurs. La conscience sanitaire est le processus de maintien et de préservation de la santé. Cependant, les productrices travaillent dans un environnement à risque sans équipements de protection. Aussi, traitent-elles les infections par l'automédication plutôt que de la prévenir. Il importe de renforcer le contrôle des pratiques agricoles afin de produire des aliments de qualité pour le bien-être des consommateurs et de la protection de l'environnement.

**Mots-clés:** Pratiques Agricoles, Produits Phytosanitaires, Risques, Conscience Sanitaire, Environnement

## Introduction

Entretenir son corps ou le protéger contre la maladie, voilà des soins de santé qui ne datent pas d'aujourd'hui des traditions (rurales et urbaines), des institutions (celles qui réglementent l'hygiène), ou des politiques sanitaires. Se prémunir contre la maladie n'échappe jamais au poids des cultures collectives (A. Rauch 1995, p. 310). C'est dans ce sens que le dictionnaire d'épidémiologie d'Oxford (1993) considère la santé comme:

Un état caractérisé par l'intégrité anatomique, la capacité de jouer personnellement les rôles familiaux, professionnels et communautaires; la capacité de faire face au stress physique, biologique et social; un sentiment de bien-être; et une absence de risque de maladie et de mort inattendues.

Dans la même veine, H. Memel Fotê (1995) définit la santé comme une force. C'est d'abord le bien-être des individus sous le rapport physique (fonctionnement des organes du corps), sous le rapport psychologique (fonctionnement de l'affectivité) et sous le rapport social (avec les membres du lignage, du groupe d'âge et les autorités politiques). C'est aussi le bien-être de la société dans ses efforts avec la nature, les autres sociétés contemporaines, fécondité des géniteurs, fertilité des sols, des eaux et du bétail, absence de calamité (épidémies, épizooties), longévité, paix, fête, voilà les manifestations de la santé, de la force vitale. Il relève donc de la responsabilité de l'individu et de la communauté d'entretenir et de maintenir la santé de la population. Cependant, certaines pratiques à risques développées par des individus portent atteinte à leur santé et à celle des groupes. En effet, l'agriculture pratiquée en zone urbaine est une activité qui contribue à la sécurité alimentaire des familles et des communautés dans les quartiers défavorisés. Dans les pays en développement et industrialisés, elle améliore la situation économique et la santé des familles pauvres et vulnérables en particulier les femmes et les enfants (E. Duchemin, et al, 2010). Mais, cette agriculture intensive et dynamique n'est pas sans danger pour la santé des populations et l'environnement.

En effet, pour optimiser le rendement des cultures, ces producteurs urbains font usage de pesticides et d'engrais bon marché dont ils ne maîtrisent pas les modes d'emploi et la toxicité. Ainsi, face aux contraintes liées à l'insécurité foncière et à l'accès à l'eau dans la pratique de l'agriculture urbaine à Dakar au Sénégal, les producteurs ont recours à des pratiques qui ont des conséquences néfastes sur l'environnement, leur santé et celle des populations (A. Ba et al., 2016). Dans ses travaux également, C. Ahouangninou (2011, p. 221) soutient que les pesticides utilisés sont initialement destinés à la culture du coton. Une partie de ces produits est reconditionnée avant d'être revendue aux producteurs maraîchers qui n'ont pas la possibilité de s'approvisionner en produit adapté et de bonne qualité. Selon P. Mambé-Ani et al. (2020), les sols maraîchers sont vulnérables aux activités humaines du fait de l'utilisation frauduleuse de pesticides non homologués. Et le non-respect des doses recommandées augmente le risque inhérent de pollution de l'environnement et des légumes. Par ailleurs, les travaux de G. Soro et al., (2019, p. 14079) révèlent que les pratiques phytosanitaires des horticulteurs et la méconnaissance des dangers auxquels ils sont exposés sont des facteurs d'augmentation des risques sanitaires et écologiques face aux plantes adventices et à la pression des ravageurs à Azaguié (Côte d'Ivoire). Ainsi, certaines pathologies sont déjà signalées, dont les maux de tête sévères, l'éternuement, la démangeaison corporelle, les vomissements, les vertiges, après l'utilisation de ces produits.

Ces pratiques qui impactent négativement l'espérance de vie sont associées à un faible niveau de conscience sanitaire consécutive à un faible niveau de savoir général (S. Dedy, 2016, p. 1). Cette conscience sanitaire, selon R. Massé (1995) renvoie à l'ensemble d'une part des comportements visant à promouvoir un bon état de santé et à prévenir l'apparition ou le développement de la maladie (comportement de prévention, de détection et de promotion) et d'autre part des comportements adoptés par l'individu et son entourage pour recouvrer la santé (comportement de maintien de santé). C'est pourquoi l'OMS (1990) préconise l'éducation en matière de santé afin d'aider les populations à acquérir la santé par leurs propres comportements et efforts. Il s'agit de leur faire sentir que les progrès de la santé

relèvent de leur propre responsabilité. Dès lors, cette étude s'inscrit dans le sens des réflexions de l'OMS et de S. Dedy (op. cit.) sur la conscience sanitaire et les pratiques agricoles à risques pour la santé des populations. Elle analyse les comportements à risques développés par des productrices de maraîchers dans le département de Korhogo. En effet, ces productrices de maraîchers adoptent certains comportements qui révèlent une méconnaissance des méthodes, de la fréquence d'utilisation, du dosage et du conditionnement des pesticides tel que rapporté dans les travaux de C. Ahouangninou et al (op. cit., p. 217) réalisés auprès des producteurs de maraîchers au Bénin. Toute chose qui impacte négativement leur santé, celle des populations et l'environnement. Ainsi, selon S. Dedy (op. cit., p. 1), la vie est une valeur inaliénable parce que précieuse pour tout sujet normalement constitué et socialisé. Et tout être humain veille à sa santé avec les ressources de son milieu. Dans cette perspective, cette étude mixte analyse les connaissances des productrices de maraîchers sur la conscience sanitaire et les pratiques à risques sur leur santé et l'environnement. En d'autres termes, comment les productrices de maraîchers perçoivent-elles la question sanitaire liée à leur activité? Pourquoi la pratique de cette activité est-elle un facteur de risques pour elles-mêmes, les populations et l'environnement?

## 1. Méthodologie

L'étude s'est déroulée dans le département de Korhogo, située au Nord du pays. La ville a une population de 286071 habitants (RGPH, 2014), constituée principalement de sénoufo et de malinké (Dioula). Cette population à majorité animiste vit essentiellement de l'agriculture favorisée par sa végétation et son climat. En effet, la végétation à Korhogo est de type savane herbeuse, arbustive ou arborée, de forêts galeries et claires. Le climat est de type tropical soudanais, marqué par une alternance de deux saisons dont une grande saison pluvieuse et une grande saison sèche. La saison sèche s'étend de novembre à avril. Elle est très marquée par l'harmattan entre décembre et janvier et des pointes de chaleur en février, mars et avril. La saison des pluies quant à elle, part de mai à octobre avec des pluviométries maximales en juillet et août. La moyenne pluviométrique annuelle se situe entre 1100 et 1600 mm (K. A. Boko et al., 2016, p. 161). Ces données climatiques sont profitables à l'agriculture vivrière et surtout à la production maraîchère.

Trois sites ont été choisis dans la zone urbaine et péri-urbaine de la ville de Korhogo du fait de leur situation géographique et de la présence des bas-fonds (Logokaha et Petit Paris) et de barrage (Mongaha). Ce barrage dénommé "*Barrage de Koko*", principale source d'approvisionnement en eau potable de la population par la Société de Distribution d'Eau Potable de Côte d'Ivoire (SODECI), fait l'objet de multiples usages. Ces quartiers abritent les principaux sites de production de maraîchers, activité pratiquée majoritairement par les femmes sur toute l'année.

La collecte des données s'est déroulée de février à mars 2021. Elle s'est basée sur 15 entretiens individuels dont 5 réalisés avec des personnes ressources des structures d'encadrement des populations agricoles, à savoir l'Agence d'Appui au Développement Rural (ANADER) et le Centre National de Recherche Agronomique (CNRA). Dix entretiens ont également été réalisés avec les responsables des coopératives, les plus anciennes productrices de maraîchers et les meilleures productrices c'est à dire celles qui font de bonnes récoltes. Ces entretiens ont porté sur les connaissances des productrices sur la conscience sanitaire et sur les problèmes qui affectent leur santé. Un questionnaire standardisé a été soumis à 122 acteurs âgés de 15 ans et plus sur les sites de production et de commercialisation des maraîchers. Grâce à un accord verbal marqué par la disponibilité, l'échantillonnage accidentel a permis de sélectionner les sujets enquêtés en tenant compte des critères d'inclusion basés sur le statut de productrices de maraîchers d'une part et celui d'agents de structure d'encadrement agricole d'autre part.

L'analyse de contenu a permis de traiter les données par thématique et le logiciel Sphinx a servi au dépouillement informatique des données du questionnaire afin de produire des valeurs relatives pour l'analyse et l'interprétation. La méthode compréhensive de M. Weber (1921) a permis de déterminer les mobiles conscients et inconscients des actions individuelles. Toute action que l'homme pose est rationnelle par rapport à une fin qui consiste à se fixer un but et se donner des moyens à sa réussite.

Chaque individu pose des actions selon un objectif fixé et se donne les moyens pour les réaliser. Cette méthode a mis en exergue les motivations des actions des productrices de maraîchers. Elle a permis également d'identifier les connaissances sur la conscience sanitaire et les pratiques à risque qui affectent leur santé. La théorie de la résilience économique de R. Alain (2003) citée par K. V. KRA (2019) a quant à elle montré que la production des maraîchers est une activité de résilience des productrices face à la crise économique.

## 2. Résultats

Les résultats mettent en exergue les connaissances des productrices de maraîchers sur la conscience sanitaire et les pratiques à risques contradictoires pour sa promotion.

### 2.1. Perception de la conscience sanitaire selon les productrices de maraîchers

La catégorie socioprofessionnelle des sujets enquêtés (des femmes à majorité) a permis d'identifier 9% de sujets ayant le niveau primaire contre 91% qui sont sans niveau scolaire. Aussi, 66,4% des enquêtées sont des mariées, contre 31,1% de veuves et 2,5% de célibataires. Quant à leur âge, il varie de 15 à 60 ans et plus, soit 47,5% pour les sujets ayant l'âge compris entre 15 et 39 ans; 49,2% pour ceux de la tranche 40-59 ans et 3,3% pour les 60 ans et plus. Définissant la conscience sanitaire, les enquêtées soutiennent que c'est un processus qui renvoie au maintien de la santé, soit 75% des réponses et à la capacité de la préserver soit 24,2%. En outre, selon les discours, la conscience sanitaire est la capacité pour tout individu de veiller, contrôler, suivre et survenir à ses besoins de santé afin de répondre de façon satisfaisante à ceux de sa famille. Elles en ont ainsi identifié un aspect économique et social.

Au plan économique, la conscience sanitaire vise à disposer de moyens financiers pour assurer ou pour satisfaire ses besoins de santé. Ce qui justifie les propos de S. S., 38 ans, 12 ans d'activité :

La conscience sanitaire, c'est de pouvoir répondre à ses besoins sanitaires. Quand tu as besoin de 25 FCFA et que tu as ces 25 FCFA dans ta poche tu arrives à résoudre tes problèmes sanitaires. La santé, c'est le moteur de l'homme, sans elle on ne peut rien dans la vie.

Les moyens financiers sont donc indispensables pour entretenir et maintenir sa santé. Au plan social également, la conscience sanitaire vise à répondre favorablement à ses responsabilités familiales comme le soutient S. N., 23 ans, 2 ans d'activité en ces termes : «la conscience sanitaire est le fait de survenir à ces besoins aux frais de ses activités. Lorsque tu arrives à te nourrir, à te soigner en cas de maladie, à prendre soin de tes enfants, tu as la joie au cœur et tu te sens bien dans ton corps ». En somme, il s'agit pour tout individu d'entretenir sa santé en prenant toutes les dispositions pour la préserver de toutes les situations qui pourraient lui porter atteinte comme l'affirme S. T., 47 ans, 20 ans d'activité: «la conscience c'est d'éviter de tomber malade, de faire en sorte ne pas se coucher d'une maladie. Il faut se reposer quand on se sent fatigué, se masser avec du beurre de karité ou prendre un comprimé ou un sirop quand on se sent mal ou aller à l'hôpital».

La conscience sanitaire consiste enfin à recourir à l'intervention divine pour disposer toujours d'une bonne santé, O. A., 30 ans, 5 ans d'activité soutient: «pour moi, c'est de prier Dieu pour qu'il m'accorde toujours la santé, sans elle on ne peut rien faire dans la vie. Donc chaque soir avant de me coucher, je dis à Dieu de faire en sorte que je me réveille en bonne santé pour continuer mes activités. C'est à Dieu que je me confie pour protéger ma santé».

En un mot, la conscience sanitaire consiste à maintenir sa santé et à préserver l'apparition de la maladie. Elle vise également à disposer de moyens pour répondre à ses problèmes de santé et pour faire face à ses responsabilités familiales et sociales.

## 2.2. Pratiques à risque dans la production maraîchère

### 2.2.1. Conditions de travail

Les acteurs enquêtés soutiennent travailler tous dans des conditions difficiles du fait du caractère rudimentaires des outils utilisés, de l'éloignement des points d'eau et des risques liés à l'environnement. Les femmes principales productrices de maraîchers exercent cette activité avec la grosse daba, la petite daba pointue et l'arrosoir. La grosse daba permet de labourer les espaces et de faire les sillons pour les cultures. La petite daba pointue sert à réaliser les pépinières, à les repiquer et à nettoyer les mauvaises herbes et à remuer la terre pour faciliter la pénétration de l'eau et l'engrais dans le sol. L'arrosoir quant à lui permet d'irriguer les cultures (2 à 3 fois par jour) indispensable à leur évolution. Mais, la rareté et l'assèchement des points d'eau amènent les femmes à parcourir de longues distances pour se procurer de l'eau. Par ailleurs, l'utilisation de ces outils nécessite plus d'efforts physiques. Ce qui amène les femmes à dépenser beaucoup plus d'énergies corporelles du fait du poids des outils. Ce qui les expose à des douleurs articulaires et à la fatigue générale. En outre, les arrosoirs sont utilisés à la fois pour la préparation des produits phytosanitaires et pour l'irrigation des cultures. Cet usage multiple entraîne un risque pour les productrices à cause des problèmes de toxicité.

Cette activité qui se déroule sur toute l'année constitue une charge de travail énorme du fait de l'insuffisance voire de l'absence de repos. De plus, le site sur lequel s'exerce celle-ci à savoir les bas-fonds et autour du barrage (barrage de Koko) ne constituent pas selon les enquêtés un environnement sécurisé. En effet, les bas-fonds sont régulièrement humides et très glissants et donc un accident de travail lié à une chute, est vite arrivé. Quant au barrage, c'est le lieu de tous les rituels et sacrifices de tout genre et surtout de versement anarchique des déchets et ordures par les populations riveraines. C'est en ce sens que T. M., 45 ans, 17 ans d'activité affirme:

Les gens de Koko font tout dans l'eau de barrage, ils jettent les colas, font sacrifices de poulets et de moutons. Ils jettent poubelles tout ça là-dedans. D'autres vont laver les motos, voitures, moutons, habits dans l'eau de Koko. Bon, les pêcheurs aussi mettent des choses dans l'eau. Maintenant quand les femmes enlèvent salades, carottes, tous, elles vont laver dedans avant de vendre. Tout ça, on voit que l'eau est sale.

Cet environnement insalubre conduit la majorité des sujets enquêtées à soutenir ne pas être satisfait de leurs conditions de travail soit 97,3% parce qu'épuisant (32,8%) et moins rentable soit 68,9% des réponses selon les différentes rubriques. En plus des difficiles conditions de travail liées à l'insécurité des sites, à la charge de travail et à la pollution de l'eau dû à l'usage des populations surtout riveraines, le recourt anarchique aux produits phytosanitaires dans la culture maraîchère constitue également des pratiques à risques.

### 2.2.2. Recourt aux produits phytosanitaires

Les enquêtées soutiennent utiliser plusieurs types de produits à savoir les engrais chimiques, les herbicides, les pesticides et les excréments d'animaux. Les engrais chimiques sont utilisés pour fertiliser le sol et favoriser l'évolution des plantes. En effet, du fait de leurs exploitations abusives, le sol n'est plus productif tel que soutenu par T. M., 45 ans, 17 ans d'activité:

J'utilise les pesticides et de l'engrais chimiques. Aujourd'hui on ne peut pas se passer de produits surtout l'engrais chimique. Nous n'avons pas de grandes espaces pour nos cultures. Nous travaillons sur les petites portions que nous possédons pour avoir une production massive. Je suis dans le maraîcher il y a 17 ans et chaque année c'est dans le même coin que je travaille au moins 2 fois, donc la terre ne donne plus comme avant.

L'insuffisance de production du fait de la surexploitation des parcelles cultivables amènent les femmes à recourir à l'engrais chimique pour fertiliser les sols et augmenter leur productivité. Aussi, pour lutter contre les mauvaises herbes qui prolifèrent ces espaces cultivables, les enquêtées pulvérisent de l'herbicide pour les éliminer selon Y. T. 42 ans, 7 ans d'activité: «En tout cas j'utilise un produit, sincèrement dit je ne

connais pas le nom, mais sur le bidon, il y a l'image des herbes dessus». Ou encore: «nous utilisons plusieurs façons de produits contre les herbes, mais, je ne connais pas leur nom», B. A., 39 ans, 12 ans d'activité.

Enfin, les pesticides sont utilisés pour éliminer ou prévenir l'apparition des insectes ou des rongeurs qui ravagent les cultures depuis les pépinières jusqu'aux plantes. Pour exprimer la destruction des cultures occasionnées par les insectes ravageurs, T. K. 26 ans, 8 ans d'activité affirme: «les insectes nous fatiguent, quand on plante les pépinières dès qu'ils poussent un peu, ils viennent tout gêner. Ce sont ces produits qui font qu'on gagne quelque chose. Sans eux, nos cultures ne réussissent pas, sinon nous travaillons pour les insectes».

Le choix d'un produit ou d'un autre est conditionné d'une part par le pouvoir d'achat des acteurs enquêtés ou par les orientations ou conseils prodigués par les productrices qui réalisent une bonne récolte grâce à leurs expériences dans le secteur. Les problèmes rencontrés dans la production maraîchère, tels l'appauvrissement des sols, l'échec des cultures causé par la prolifération des mauvaises herbes et des insectes ravageurs qui détruisent les cultures, conduisent les productrices à faire usage de tout type de produits phytosanitaires pour accroître leurs productions. Cependant faute de moyens financiers, les productrices recourent généralement aux produits bon marché. Aussi, la majorité utilise ces produits sans connaissance majeure à cause de leur faible niveau voire leur absence d'instruction. Alors, on assiste à un usage anarchique et incontrôlé de ces produits sur toutes sortes de cultures sans aucune mesure de protection. De plus, les productrices n'accordent pas assez d'attention aux emballages des produits phytosanitaires. Ils sont aussitôt rejetés dans la nature ou recyclés pour être réutilisés ou servir en cas de besoin. Le manque de précaution dans la gestion des emballages constitue également un risque sanitaire aussi bien pour les productrices que pour les populations.

### **2.2.3. Matériels et équipements de protection**

Il ressort des propos des enquêtées que la préparation et l'application des produits phytosanitaires se font généralement sans matériels et équipements de protection. Tandis que certains produits sont appliqués directement sur les cultures ou éparpillés sur les sillons, pour fertiliser le sol, d'autres par contre nécessitent une préparation préalable. Celle-ci consiste à mélanger le produit avec de l'eau puis à asperger le mélange obtenu sur les plantes à l'aide d'un balaie. S. T., 47 ans, 20 ans d'activité explique: «D'abord, on met le produit (herbicides) dans un seau, et ensuite on ajoute un peu d'eau puis on mélange, après on prend le balaie, on le met dans le seau et on jette l'eau sur les plantes». Tout le travail se fait à main nue sans aucune mesure de protection du corps, du visage, du nez et des yeux. Selon les statistiques, seulement 1,6% des enquêtés ont soutenu porter des gants et 30,8%, un cache-nez contre 67,6% de non réponse et elles ne portent pas non plus de bottes. Ce qui constitue un risque majeur pour ces productrices qui utilisent plusieurs produits à la fois. Qu'en est-il donc de l'accompagnement et de l'encadrement de ces productrices?

### **2.2.4. Accompagnement et encadrement des productrices de maraîchers**

Les enquêtées ne bénéficient pas d'accompagnement et d'encadrement venant des structures publiques et privées, soit 87,7% des réponses. Les structures d'encadrement des producteurs agricoles exerçant dans la région en occurrence le CNRA et l'ANADER leur sont méconnues parce que les sites exploités par ces productrices ne font pas encore partie de leur zone d'intervention. Ainsi, manquent-elles de soutiens, de formations et de suivis dans l'exercice de leur activité. Cependant, 12% des enquêtées ont reconnu avoir une connaissance de structures d'encadrement qui leur ont quelque fois distribué des produits phytosanitaires, d'où les propos de S. S., 39 ans, 12 ans d'activité : « un jour, deux messieurs sont venus avec des produits pour pomper les cultures. Ils ont dit qu'ils travaillent près du grand hôpital». Ou encore « l'ANADER nous donne souvent des pesticides et de l'engrais. Mais, c'est pas toutes les années, c'est pas toutes les fois qu'on peut aider quelqu'un. Quand il gagne quelque chose, il nous donne».

Ainsi, l'ANADER apporte souvent son soutien par la distribution de produits pour entretenir les plantes mais pas d'accompagnement ou d'encadrement véritable. C'est pourquoi, les femmes recourent aux conseils des pairs, qui grâce à leurs expériences dans la culture maraîchère, font un bon rendement. Ces conseils portent surtout sur la sélection des produits pour lutter contre la destruction des cultures par les insectes et améliorer la production. Mais, seuls les produits qui leur sont financièrement accessibles et généralement bon marché, sont retenus, selon T. S., 26 ans, 7 ans d'activité:

Le manque de moyens financiers nous fatigue, aujourd'hui on ne peut pas travailler sans les produits et l'engrais chimique. On achète en kilo au marché dans les sachets. On vient, on regarde pour les autres et on fait même chose sur nos cultures. Si tu n'as pas l'argent pour acheter le sac d'engrais, tu es obligé d'acheter en détail, or le prix de détail ne nous arrange pas, tu dépenses plus que le prix de gros.

C'est pourquoi, les productrices exercent leur activité dans des conditions très difficiles avec une absence de maîtrise de l'utilisation des produits phytosanitaires. Aussi, comment cette situation affecte-t-elle leur santé en particulier et l'environnement en général.

### **2.3. Impact des pratiques à risques sur la santé des maraîchères et l'environnement**

#### **2.3.1. Impact des pratiques à risques sur la santé des productrices**

L'utilisation incontrôlée des produits phytosanitaires et sans matériels et équipements de protection affecte la santé des productrices de maraîchers. A cela s'ajoutent la charge de travail exécutée dans des conditions difficiles entre autres l'approvisionnement en eau. En effet, toutes les enquêtées ont soutenu ressentir régulièrement des malaises dont la fatigue corporelle et les maux de tête après l'exercice de leur activité. S. N., 23 ans, 2 ans d'activité affirme:

quand tu prends l'eau dans le barrage la bas pour venir ici, c'est fatiguant parce que l'arrosoir là est trop est lourd. Or, les plantes ont besoin de beaucoup d'eau, donc le coin doit être toujours mouillé. C'est pourquoi, on les arrose chaque jour parce qu'il n'y a de pluies. Ce qui fait qu'on a toujours mal.

L'une des présidentes de l'association des productrices de maraîchers ajoutent également:

le travail de maraîcher est trop dur. On ne peut faire ce travail et puis garder sa santé. On fait ça parce qu'on n'a pas d'autres activités. On travaille sous le chaud soleil tous les jours pour arroser les plantes matin et soir. Avec toute cette souffrance nous ne pouvons pas protéger notre santé.

Par ailleurs, les enquêtées soutiennent souffrir régulièrement de certains maux après utilisation des produits phytosanitaires dont 50% d'irritations des yeux; 33% de la peau et 17% de vertiges et/ou de vomissements. Ces infections se justifient par le fait que la majorité des enquêtées ne se protègent pas lors de la manipulation et de l'utilisation des produits phytosanitaires. Malgré tout, une minorité se protège, mais, elle le fait de façon partielle dans la mesure où les matériaux et équipements observés sur le terrain sont très vétustés à cause de leurs régularités d'utilisation. Le même cache-nez par exemple est utilisé pour toutes les activités aussi bien agricoles que domestiques et lavé au besoin. Cette régularité des activités exécutées faute de repos conduit également à épuiser les productrices. En effet, celles qui sont propriétaires tout comme celles qui louent les parcelles cultivables, exercent cette activité tout au long de l'année. Ce qui justifie les propos suivants: «Quand il pleut, on ne peut plus faire le maraîcher dans le bas-fond à cause de l'eau. L'eau devient beaucoup, donc le propriétaire vient cultiver le riz. Quand son riz est mur, je viens récolter pour lui et je prépare le coin pour faire le maraîcher», C. C., 35 ans, 6 ans d'activité. Une autre affirme: « Cette parcelle appartient à mon mari, c'est pour son père, le père est décédé, donc c'est lui qui travaille ici maintenant. On travaille ensemble, lui, il fait le riz et moi le maraîcher», S. T., 47 ans, 20 ans d'activité. Ainsi, les travaux exécutés sur toute l'année à savoir la culture du riz pendant la saison pluvieuse et celle des produits maraîchers pendant la saison sèche, expliquent le manque de repos, les fatigues corporelles et les cas de maladies régulièrement vécues par les femmes.

Pour faire face aux problèmes de santé, elles ont recourt à l'automédication qu'elles expliquent en ces termes: «je vais voir les vendeurs de comprimés, je leur dis je veux des médicaments pour le mal dans le corps. Ce qu'ils me montrent, j'achète et je prends, le lendemain je me sens soulager. Si je n'ai pas l'argent pour acheter les comprimés. Je me masse avec du beurre de karité», S. R., 37 ans, 13 ans activité. Ou encore «pour protéger ma santé, je prends les comprimés chaque soir à la maison que j'achète avec les femmes qui vendent les médicaments dans les cuvettes», B. A., 39 ans, 12 ans d'activité. Elles s'offrent également des jours de repos lorsque le traitement auto-administré n'a pas donné de résultats satisfaisants et que le mal persiste. T. M., 45 ans, 17 ans d'activité affirme: «quand je me sens fatiguée, j'achète les comprimés pour avaler. Quand je force et que ça va pas, je me repose. Si tu n'as pas de moyens, tu ne peux pas fréquenter les hôpitaux». Certaines par contre se voient obliger d'observer le repos afin de ne pas transgresser les interdits liés à certains sites. C'est ce que soutient Y. K., 28 ans, 8 ans d'activité: «je me repose chaque vendredi car les vendredis, ça ne travaille pas dans ce bas-fond». Ainsi, l'insuffisance de repos et les pratiques culturelles néfastes affectent la santé des productrices. Comment ces pratiques agricoles agissent-elles sur l'environnement?

### 2.3.2. Impact sur l'environnement

La production de maraîchers menace aussi l'environnement. En effet, on assiste à un dépôt sauvage des déchets sur les sites de production lié à l'absence d'enlèvement des résidus et surtout au stockage anarchique des contenants des produits phytosanitaires usagés (photo 1).

**Photo 1: Stockage anarchique de résidus agricoles**



**Source: Données de terrain, 2021**

La photo ci-dessus présente un espace à proximité d'un site de production de maraîchers sur lequel est stocké de façon anarchique des résidus et sachets usagers. A cela s'ajoutent le déversement anarchique de déchets, d'ordures ménagères, d'eaux usagées ainsi que de l'ouverture des égouts sur le barrage par les riverains. Aussi, d'autres pratiques, telles que les sacrifices d'animaux, l'utilisation de produits chimiques dans la pêche artisanale, etc., favorisent la pollution de l'eau du barrage (voir photos 2 et 3).





**Photo 2: Déversement de déchets dans le barrage de Koko (données de terrain, 2021)**



**Photo 3: Déversement de pneus usagés dans le barrage de Koko (données de terrain, 2021)**

La photo 2 présente un tas d'immondices déversé depuis la berge jusque dans l'eau du barrage. Quant à la photo 3, elle présente des pneus usagers dans l'eau du barrage. Cette insalubrité résulte du comportement des riverains qui desservent leurs ordures dans l'eau du barrage. Elle contribue à développer certaines maladies dont le paludisme et la fièvre typhoïde selon la majorité des enquêtées. Par ailleurs, pour éviter que leurs cultures soient inondées, les productrices construisent des barrages de fortunes sur les passages des eaux de ruissellement qui drainent toute sorte de déchets et d'insalubrités, Y. T., 42 ans, 7 ans d'activité, affirme : « l'eau fait tellement de dégâts. Mon mari a acheté beaucoup de sacs, puis a cherché des gens pour remplir de sables et on a fermé partout pour que l'eau ne passe plus ici pour gâter nos choses ». Toutes ces pratiques développées aussi bien par les productrices que les populations riveraines favorisent une pollution accrue des sites de production et des points d'eau autour desquels se développent les productions maraîchères. Cependant, dans la perspective de préserver leur santé, quelles sont les initiatives des productrices en rapport avec leur activité ?

### **3. Discussion: Conscience sanitaire et production maraîchère**

Cette partie met en rapport la conscience sanitaire et les pratiques à risques développées par les productrices de maraîchers. En effet, les productrices définissent la conscience sanitaire comme le processus de maintien de la santé et la capacité de la préserver. Cette définition rejoint celle de Massé R., (1995) pour qui la conscience sanitaire est l'ensemble d'une part des comportements visant à promouvoir un bon état de santé et à prévenir l'apparition ou le développement de la maladie (comportement de prévention, de détection et de promotion) et d' autre part des comportements adoptés par l'individu et son entourage pour recouvrer la santé (comportement pour maintenir la santé). Ainsi, entretenir sa santé, revient donc à prendre des mesures pour prévenir et éviter la maladie. Il est donc indispensable de maintenir sa santé pour mener à bien l'activité de production de maraîchers qui nécessite une disponibilité au regard des tâches à exécuter. C'est dans cette perspective que le dictionnaire d'épidémiologie d'Oxford (1993), considère la santé comme « un état caractérisé par l'intégrité anatomique, la capacité à jouer personnellement les rôles familiaux, professionnels et communautaires; la capacité à faire face au stress physique, biologique et social; un sentiment de bien-être; et une absence de risque de maladie et de mort inattendues ».

La santé est une valeur indéniable et les productrices de maraîchers ont conscience de l'impact de leurs activités sur leur état de santé. Cependant, les conditions socio-économiques difficiles les rendent vulnérables au plan sanitaire. Elles ne prennent aucune disposition pour préserver leur santé dans la perspective de la promotion de la conscience sanitaire. L'absence de repos véritable du fait des activités exercées sur toute l'année en est une illustration. En effet, les productrices vivent dans des conditions de pauvreté et la majorité des ressources tirées de cette agriculture urbaine contribue à renforcer les ressources familiales. Or l'agriculture urbaine demeure une activité à caractère informel dans la mesure où il n'existe pas encore de site reversé à sa pratique. Seul, les bas-fonds et les alentours des points d'eau sont exploités. De plus, malgré son importance dans l'approvisionnement des marchés en produits frais, cette agriculture n'est pas prise en compte dans les politiques du ministère en charge du secteur agricole.

Cet environnement de travail difficile comporte également des risques liés aux glissements de terrain et à l'insalubrité consécutive aux activités des populations riveraines, à l'usage incontrôlé et à la manipulation des produits phytosanitaires sans mesure de protection. C'est pourquoi, ces actrices souffrent régulièrement de fatigue corporelle, de céphalées, d'irritations des yeux et de la peau, du paludisme et de la fièvre typhoïde. Alors, ces résultats corroborent ceux de A. Ba, et al, (2016) qui soutiennent que face aux contraintes liées à l'insécurité foncière et à l'accès à l'eau dans la pratique de l'agriculture urbaine à Dakar au Sénégal, les producteurs ont recours à des pratiques qui ont des conséquences néfastes sur l'environnement, leur santé et celle des populations. En outre, C. Ahouangninou (2011, p. 221) rapportent que les pesticides utilisés sont initialement destinés à la culture du coton. Mais, une partie de ces produits est reconditionnée et revendue aux producteurs de maraîchers qui n'ont pas la possibilité de s'approvisionner en produit adapté et de bonne qualité. On assiste donc à un déficit de communication et à une insuffisance de contrôle par les pouvoirs publics sur l'utilisation de ces produits inadaptés à la pratique des cultures maraîchères. Certains produits obsolètes ou interdits sont introduits sur les marchés et commercialisés à moindre coût. Ce sont ces produits qui sont généralement utilisés par les productrices à revenu faible. De plus, les emballages sont rejetés après utilisation dans l'environnement contribuant à sa pollution.

Ainsi donc, même si les productrices de maraîchers sont conscientes des risques et dangers auxquels elles sont exposées à travers les pratiques et comportements adoptés dans l'exercice de leurs activités, elles manquent de moyens pour préserver leur santé. La majorité est analphabète et a pour seule activité la production et la commercialisation des produits maraîchers. C'est dans ce sens que S. Dedy (2016, p. 1) rapporte que les pratiques qui impactent négativement l'espérance de vie sont associées à un faible niveau de conscience sanitaire consécutive à un faible niveau de savoir général. Leur souci majeur est de disposer de ressources financières suffisantes pour contribuer aux besoins familiaux et faire face à leurs charges et responsabilités sociales. Les actions sont plus orientées vers la recherche de profit, alors tous les moyens sont mis en œuvre pour atteindre cet objectif selon la méthode compréhensive de M. Weber (1921).

Quant à la théorie de la résilience économique de R. Alain (2003), elle a mis en exergue les stratégies développées par les productrices pour surmonter leur situation de vulnérabilité socio-économique par la culture des maraîchers dans cette localité. En somme, malgré une prise de conscience, les productrices de maraîchers privilégient toujours la pratique de leur activité au détriment de leur santé. Alors, pour faire face aux infections rencontrées, elles recourent plus à l'automédication et au repos.

## **Conclusion**

Cette étude a analysé le rapport entre la conscience sanitaire et les pratiques à risques chez les productrices de maraîchers à Korhogo. Basée sur les approches qualitative et quantitative, 30 entretiens ont été réalisés avec des personnes ressources et un questionnaire standardisé administré à 122 productrices de maraîchers sur les sites de production, de commercialisation des produits ou à leur domicile. L'analyse de contenu a servi à rendre compte des données qualitatives et le logiciel Sphinx a

permis d'exploiter les données qualitatives. Les résultats révèlent que les productrices de maraîchers travaillent dans un environnement à risques (bas-fonds et alentours des retenus d'eau) et dans des conditions difficiles. De plus, la méconnaissance des méthodes de manipulation et d'utilisation des produits phytosanitaires et le manque de précaution dans la gestion des emballages après utilisation ont des conséquences néfastes sur leur santé, celle des populations et sur l'environnement.

Pour remédier à cette situation, il importe de renforcer le contrôle et le suivi des pratiques agricoles surtout celles des productrices de maraîchers afin de susciter une maîtrise du dosage et de l'utilisation des produits phytosanitaires. Ces actions encourageront la production d'aliments de qualité pour le bien-être des consommateurs et la préservation de l'environnement.

## Références bibliographiques

AHOUANGNINO Claude, Benjamin E. Fayomi et Thibaud Martin, 2011, «Évaluation des risques sanitaires et environnementaux des pratiques phytosanitaires des producteurs maraîchers dans la commune rurale de Tori-Bossito (Sud-Bénin)», *Les Cahiers Agricultures*, Vol. 20 No 3, p. 216-222, doi : 10.1684/ agr.2011.0485, p. 217, consulté le 24/01/2022.

BA Abou Cantoreggi, Nicolas Simon Jean et Duchemin Éric, 2016, «Impacts sur la santé des pratiques des agriculteurs urbains à Dakar (Sénégal)». [*VertigO*] *La revue électronique en sciences de l'environnement*, 16, (1), consulté le 06/02/2022.

BOKO-KOIADIA Adjoua N'groma Nadège, CISSE Guéladio, KONE Brama et DEDY Séri Faustin, 2016. «Variabilité climatique et changements dans l'environnement à Korhogo en Côte d'Ivoire : mythes ou réalité?» *European Scientific Journal*, édition vol.12, No 5, <https://doi.org/10.19044/esj.2016.v12n5>, p. 158, consulté le 9/03/2022.

DEDY Séri, 2016, «pratiques à risque pour la santé et conscience sanitaire des populations en Afrique subsaharienne : cas de la Côte d'Ivoire», *Cah. Santé Publique*, Vol. 15, n°2, EDUCI.

Dictionnaire d'épidémiologie d'Oxford, 1993, Sixth Edition, Edited for the International Epidemiological Association, by Miquel Porta.

DUCHEMIN Éric, Wegmuller Fabien et Legault Anne-Marie, 2010, «Agriculture urbaine : un outil multidimensionnel pour le développement des quartiers», *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement [En ligne]*, Volume 10 numéro 2.

URL: <http://journals.openedition.org/vertigo/10436>, consulté le 7/02/2022.

KRA Kouakou Valentin, 2019, «Maraîchage intra-urbain à Abidjan et Bouaké (Côte d'Ivoire): entre économie spéculative et dimension socio-culturelle des acteurs», *revue NZASSA* n°2, déc., p. 343-354.

MASSE Raymond, 1995, *Culture et santé publique. Les contributions de l'anthropologie à la prévention et à la promotion de la santé*. Montréal, Gaëtan Morin éditeur, xxiv +, par Didier Fassin, 1997, *Anthropologie et Sociétés*, Vol. 21, No 1, p. 131-134.

MEMEL FÔTÉ Harris, 1995, *Les représentations de la santé et de la maladie chez les ivoiriens*, OMS.

MAMBE-Ani Perpétue, Ouattara Nouho Koffi, Kadjo Vincent et Elleingand Fattoh Eric, 2020, «Évaluation de l'impact de l'utilisation des pesticides dans l'agriculture urbaine et périurbaine à Abidjan, Côte d'Ivoire», *Journal International des Sciences Biologiques et Chimiques*, DOI : 10.4314/ijbcs.v13i6.32, ID de corpus : 213435015, consulté le 19/02/2022.

Organisation Mondiale de la Santé, 1990, *L'éducation pour la santé : manuel d'éducation pour la santé dans l'optique de soins de santé primaires*, Organisation Mondiale de la Santé.

RAUCH André, 1995, *Histoire de la santé*, Coll. «Que sais-je?» Paris, PUF.

SORO Gbombele, Wahabi Saidy Amao, Adjiri Oi Adjiri et SORO Nagnin, 2019, «Risques sanitaires et environnementaux liés à l'usage des produits phytosanitaires dans l'horticulture à Azaguié (Sud Côte d'Ivoire)». *Journal of Applied Biosciences* 138, p. 14072 - 14081.

WEBER Max, 1921, *Économie et société*, tome 1, Paris, Plon.